

Tauromachie

Sadlay Fiat-Lux

Tauromachie

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

A Laurencia Agbogbo

Catherine et la croisière

Partir loin des siens, c'est se démolir miette à miette. C'est mourir à petit feu. S'en aller sans rien. Sans vraiment prendre avec soi ses jambes. C'est quitter sans vraiment avoir ses mains et rien du tout. C'est tout abandonner : ses yeux, ses oreilles, surtout son nez et son bras... Car le vrai bras, c'est maman. La jambe, la vraie, c'est papa. Et les frangins, et les sœurs, et les potes, et les acolytes, et les voisins, et les collègues... sont là. Ils sont là quelque part, dans les environs de la tempe : ils sont nos oreilles. Ils nous font entendre les mélodies de la vie. Ses détresses, ses désirs, son enthousiasme et sa colère. Alors, elle avait décidé de rester.

Le portail est entre-ouvert. Encore cette fois. Je force le poignet. Dans l'immense cour pavée, personne. Comme les autres fois, c'est désert. Du moins, il n'y a qu'elle. Vers la porte du salon, je me dirige peinard. Là, discret, je baisse le poignet. La porte cède.

Juchée sur la chaise, le dos arqué, elle s'acharnait sur la première feuille de papier sur laquelle se rivait toute l'énergie de sa vision. Elle ne se contentait que de cela, sous crainte de délirer. Ses doigts s'épuisent à frétiller alors, elle dépose le stylo sur la pile de papiers à lettre, près du mug à demi rempli, près de l'iPhone, de la lampe de bureau et loin du tas de livres. Puis, elle prit son front dans sa paume comme pour secourir son cou, l'assister dans sa vocation de porter le poids des soucis, de l'obsession, de l'ennui, du chagrin, de l'anxiété... Elle s'ingéniait à chaque réveil, à décharger, ne serait-ce qu'une poignée de masse, sur quelques

feuilles de papier puisqu'elle éprouvait de peine pour ce cou qui avait à lui-seul toute cette charge à porter. Plusieurs feuilles remplies. Elle doit avoir assez déblayé ce matin.

Les safrans de l'aurore avaient déteint sur le carreau de la pièce. Les poussières dorées et lumineuses du jour qui réussissaient à franchir la baie vitrée conféraient à son visage, sa rosée clarté d'antan. Ses cheveux en bataille, donnait l'air d'avoir été saupoudrés de farine. Telle une rose qui a perdu le sens de la vie, son teint jadis clair, s'était fané. Catherine n'était pas comme cela. Elle a égaré sa beauté dans les incandescentes mailles de la déprime.

Elle prend l'iPhone, tente encore une dizaine de fois un numéro mais dépit. Elle y renonce et balaie des yeux l'une des lettres, celle qui tenait la vedette. Elle lit à haute voix.

« Jacques, je n'en peux plus. Seule, cloîtrée, loin du monde, je vais mourir. Mais avant, je vais dépérir. Et je dépéris déjà. Peut-être que je vais manquer d'air. Essoufflée, je vais peut-être, comme Madame-la-prof, courir vers la fenêtre vérifier si au dehors, il y avait d'air à respirer. Vérifier si c'est peut-être à l'intérieur qu'il y avait pénurie. Avant de réaliser que je suis en face d'une vingtaine d'humains qui ont pourtant l'air d'aller bien contrairement à moi qui suis à bout de souffle. C'est certain que le type d'air qu'ils respirent n'est plus au goût de mes poumons. Et près de la fenêtre, je vais m'effondrer. Et tentant de crier, je n'aurai plus ma voix. Puis je vais me mettre à ahaner et à nasiller... » Elle arrête de lire.

Elle lève le regard, le porte ailleurs. Sans doute sur les souvenirs qu'elle avait encore de Madame-la-prof. Elle caresse un moment le mug et le porte à la bouche. Comme il était encore chaud, elle ne réussit pas à le vider d'un trait. Elle se met à buvoter le contenu.

Si maman est notre réel bras, et papa notre vraie jambe, nos enseignants, surtout Madame-la-prof et son sourire faillible qui s'évertue à prendre l'air grave, sérieux, sévère, l'essentiel... ce qu'il faut pour nous caser, nous ranger chacun sur son pan de siège quand elle se met à gronder, à se plaindre, son chignon qui scintille

de minutie, sa tenue qui exhale le scrupule, soucieuse d'insuffler dans nos habitudes un respect minimum, quelques de ses gestes, ses marches qui hésitent et réfléchissent d'abord, se convainquent puis cèdent, son allure pointilleuse qui feint d'être contagieuse alors qu'en vrai, elle n'est tout simplement que spectacle divertissant et agréable et rien d'autre, sont autres choses.

Madame-la-prof est là au dessous du front, un peu avant le nez : nos yeux. Elle nous fait voir ce que nous ne voyons pas et qui pourtant s'étend tout près. *Vivre est une croisière à bord d'un paquebot le long de la Garonne*, par exemple. Et c'était pourtant sous nos yeux. Et nous ne l'avions jamais su. Elle nous l'avait fait découvrir. Une croisière n'est toujours pas synonyme de voyage de plaisance. Un monstrueux squalle peut surgir et sonner le glas de l'euphorie. C'est possible que ce soit une tempête qui s'en charge. Ou que Garonne se métamorphose en méditerranée et que ce soit un maelström qui décide de mettre terme à tout. Le naufrageur peut jaillir à un pas de la berge comme au milieu du fleuve ou à l'entame du voyage. De toute façon, il nous rattrape toujours. Et la prière de tous, c'est qu'il n'exerce ses volontés sur nous qu'une fois au-delà de la berge, une fois nos visages farcis de rides et nos cheveux délavés, gris et blancs. Rien n'est inconciliable lors de cette croisière. Et c'est ce qui est arrivé à milliers d'entre nous et à tous les proches de Catherine. Voilà ce que veut dire « vivre » et c'est Madame-la-prof qui nous l'a fait voir alors que c'était bien là, à notre barbe.

La dernière fois qu'on l'a vue, sanglée dans un fourreau qui crayonnait tous les secrets de sa gracilité et ceux de la finesse de sa taille, elle avait un air inhabituel : hilare.

L'immense cour grouillait de tenue kaki. Catherine me tapotait l'épaule insistante. *Tiens, elle est là. La voilà.* Elle descend la Citroën rouge au vin aussitôt que celle-ci s'arrêta. *Élégante comme toujours.* Je n'avais pas tu mon émerveillement. Sa descente refroidit un moment le vacarme dans la cour. Elle frétila les doigts à l'endroit de la Citroën, sourit largement et s'empresse de venir vers nous. Dans son dos, la Citroën avait toussoté, avait henni,

rebroussait chemin et détalait dans un vrombissement impétueux. Elle fendait les attroupements de collégiens en direction de la salle M4. Toute la cohue de la cour dardait sur elle un regard inconditionnel. Même ceux qui n'étaient pas siennes. Elle bravait la myriade de regards et en semblait quelque peu décontenancée. Catherine s'était éclatée soudain : *Madame... Madame... You're welcome*. Elle avait d'abord souri et dit *Merci Catherine* comme pour signifier que le cours d'Anglais n'avait pas encore démarré. Des chuchotements s'exhalaient. Dans les plus audibles, on percevait : *La prof d'Anglais de la M4*. Elle entreprit les marches du perron perchée sur ses hauts talons effilés à la lisière, les achevait et ses mollets dansants s'engouffraient dans le sombre de la M4.

Et quand la sirène avait retenti enfin, nous étions partis apaiser notre hâte de nous attrouper autour de sa suave voix qui quand elle ondoyait, ravivait nos sens et nous réjouissait. Elle avait déposé son cartable et avait entamé la leçon du jour. On la regardait faire sans rien cerner de ce qu'elle racontait. Néanmoins, nos yeux pétillaient d'admiration. Quand elle se mettait à jouer son jeu, on se retrouvait en Angleterre, face à la reine Élisabeth Queen avec son accent qui se mêlait à la clarté de sa peau et nos têtes et nos yeux dansaient au rythme de l'aller-retour de ses doigts, de ses mains et de ses bras. Elle gesticulait et élevait la voix. Puis à un moment, elle avait vociféré : *je demandais si vous aviez compris*. Et un « non » bruyant bringuebalait le bâtiment. Alors elle reprenait en Français.

Elle savait ce qui nous réjouissait. Quand elle voulait nous voir en ébullition, elle entonnait soit : *Loup et l'Agneau*. Soit : *la Mort et le Bûcheron*. Ou bien : *le Chêne et le Roseau*. Ou bien : *le Renard et les Raisons*. Et des applaudissements et « ouais » fiévreux giclaient de partout. Elle connaissait Jean de la Fontaine par cœur. Elle avait tout laissé, Jean de la Fontaine, le cours et tout pour nous entretenir sur le sujet de la vie. Un silence mortuaire s'était emparé de la salle.

Elle avait d'abord conté combien elle aimait Georges, son mari, l'homme de la Citroën. Et elle nous avait narré son amertume

quand son unique garçon mourut d'un insolite rhume qui lui avait amoché les poumons. Nous avions tous eu les yeux embués de larmes. Catherine, trop sensible, s'était explosée sans retenue. Pour mettre à pieds le deuil qui régnait, elle commença une histoire. Elle avait commencé par *la vie...* et à la fin, elle était tombée près de la fenêtre. Là, elle semblait chercher de l'air à inhaler. Elle avait suffoqué. Soit à s'essouffler de la sorte, le mal lui aurait déjà détruit les bronchites. Un mal trop mystérieux pensait-on. Madame-la-prof, l'appelait-on.

Aux instants de pause, nous renoncions de nous recréer. Nous renions nos sandwichs, nos plats de riz, de loubô, de djo'goli... que nous aimions tant et la préférons, elle. Nous nous empressions de nous attrouper autour d'elle, l'admirer de très près. Voir ce à quoi ressemblait sa vie. Catherine tenait toujours la tête de la troupe. *Peut-on vous appeler notre maman.* Catherine avait une fois demandé. *D'accord, Catherine. Mais... nous sommes à l'école...*

Nous plongions nos regards dans la profondeur de ses yeux. Nous la fouillions, y cherchant ce qui la rendait différente des autres. Ce qu'elle avait d'exceptionnel qui nous envoûtait. Nous demeurions collés à ses lèvres colorés et nous virions nos regards vers les commissures de ses lèvres quand elle arborait son candide sourire habituel. Madame-la-prof. Elle nous apprenait tout sur la vie, nous faisait découvrir son vrai sens. Elle est nos yeux. Elle nous fait voir tout ce que nous ne pouvons voir.

Et notre nez, le vrai nez, c'est l'âme-sœur. Car l'âme-sœur, quand nous le perdons, nous perdons tout, la vie en premier. Nous ne vivons plus vraiment. Nous passons le reste de notre mort éveillée à regarder et à déprimer, à feindre de vivre alors qu'en vrai, nous avons déjà le souffle éteint.

Alors, Catherine avait décidé de rester. Même s'ils ne sont plus là, elle veut rester quand-même. Car, qu'ils ne soient plus, leurs âmes errent autour de nous et quelques fois, se mêlent à nos soupirs. Peut-être comme les spectres des anges gardiens. Eux, ils font moins peur. Et ils nous protègent. Ils nous gardent contre tout

ce que nous ne voyons pas. C'est pourquoi elle a choisi de ne pas s'en aller. Même s'ils ont tous opté pour l'invisible, elle est là, elle.

Et ce qui la retient réellement, c'est bien le nez, que dis-je, l'âme-sœur. Ou bien l'amour. Ou bien son bien aimé. Ou bien Jacques. Enfin, c'est lui. Jacques.

J'étais toujours là, à méditer l'euphorie dans sa voix, le zèle dans ses pas et l'allégresse dans ses gestes. Je connais ses rêves, le secret de ses éclats de rire. J'ai toujours été là, près d'elle, assis partageant son siège, plusieurs années durant. A chaque sortie des classes, elle me prenait la main et nous courions vers notre quartier. La maison de Catherine était à proximité de la nôtre. Dans la nôtre, notre maison, il n'y avait que grand-mère et moi. Catherine et moi avions grandi et commencé les classes ensemble.

J'étais toujours près d'elle à la maternelle, au cours d'initiation, au cours préparatoire, aux cours élémentaires, aux cours moyens, toujours tout près, à la portée de ses desiderata et jamais elle ne m'avait remarqué. Elle n'avait entendu les plaintes de mon cœur, la mélancolie qui affligeait mes élans les fois qu'elle n'était pas là. Le déluge de larmes sur lequel flottait son indifférence toutes les fois que je la regardais dans les yeux et lui criais en silence : *je te veux Catherine. Sois la mienne*. Et elle, elle ne faisait que me frustrer. Elle disait qu'elle s'envolerait loin de nous dès qu'elle serait admise à son baccalauréat. Et je la conjurais en silence de ne pas s'en aller loin de moi.

Nous nous étions retrouvés au collège. Par un heureux hasard, nous faisons partie tous deux, de la M4. Grand-mère m'avait dit qu'étant orphelin, je souffre déjà assez émotionnellement pour ajouter à mes supplices, des peines de cœur, que je devrais parler à Catherine, lui conter combien mes sentiments à son égard me tenaillaient. Comme cela, j'en serais soulagé. Je ne savais comment m'y prendre. Et pour grand-mère, il faut toutes les poésies mélodieuses du monde pour faire parler son cœur. Car le vrai langage du cœur, c'est la poésie. J'ai révisé alors l'une de mes plus longues

poésies qui commençait par « *J'ai la folie à fleur de peau, quand résonne les échos de tes rires...* »

Alors, un soir, j'avais arrêté Catherine au pas de l'entrée de la M4. *Catherine, tu... es rose*, avais-je balbutié car tiraillé entre confusion et une peur soudaine. *Ah bon ? Mon visage ? Rose... Tu veux parler de mon visage ? Ah ! Oui... ! Les poussières de la craie de couleur...* Elle avait confondu. Impertinent, j'étais reparti de plus belle. *Non. Je voulais plutôt dire... tu es une rose. Une fleur. Et quand tu me souris,... j'ai la peau à fleur de... folie. Non ! Quand tu me souris, j'ai la... fleur de folie à pot de fleur... Non ! Quand tu me souris, j'ai la folie à fleur de peau. Voilà. J'ai la folie à fleur de peau... et... et...*

Puis, elle avait pouffé de rire. Elle s'en était longuement moquée et jurait qu'elle me comprenait.

Mais... Mon rêve ne va pas avec ses nauséuses histoires d'amour. Et tu le sais mieux que quiconque, Ben. Je suis une jeune clerc, moi. Enfin, je le serai.

Elle avait raison. Je le savais et pourtant. Elle a toujours préféré faire partie des religieuses de la cathédrale Sainte-Claire. J'ignore ce qui la fascine à leur sujet. Elle dit qu'elle ira au séminaire où elle réalisera son rêve de vivre une vie sacrée sur terre comme elles. Elle le raconte à tous, que son plus grand rêve, c'est de finir au couvent où elle vêtira la soutane des saints et portera le nom des anges. Quelques-uns parmi nous l'appelaient, « religieuse » et d'autres, « la sœur Catherine ». Je jurais au fond de moi, de la suivre où qu'elle aille. Pour elle, j'étais prêt à me détourner de toutes mes ambitions pour prendre la soutane.

Puis en Terminale, tout tourna au gré d'un vent rabat-joie. Elle avait changé son fusil d'épaule dès qu'elle fit la connaissance de Jacques. Plus de séminaire, plus de vie sacrée et plus rien.

Jacques ne lassait aucun répit dans ses entrains, aucune marge dans ses pensées, aucun point dans ses prises de paroles et pas un seul soupir dans ses affolements.